

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2025.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



## **Le R. P. Charles-André Arnaud, 1827-1914 (859).**

---

Le P. Charles ARNAUD naquit le 4 février 1826, à Visan (diocèse d'Avignon). Il était fils de Vincent et de Thérèse Lurie, famille très chrétienne.

Le futur apôtre avait six ans, lorsque, en 1832, l'abbé FRANÇON, nouveau prêtre, fut nommé vicaire à Visan. Le vicaire au cœur ardent, généreux, aimait les enfants, ces âmes innocentes, et il savait se les attacher, se faire aimer d'eux, les rendre exacts à assister aux catéchismes, aux offices de la paroisse, et à venir se confesser. Sous l'heureuse influence de sa famille et du jeune abbé, le

petit ARNAUD ne pouvait que croître en sagesse et en vertus.

Aussi l'abbé FRANÇON eut-il vite remarqué dans cet enfant les plus heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ; il s'empessa de les cultiver, en lui donnant les premières leçons de latin. Le maître était un saint ; c'est lui qui devait commencer à communiquer au P. ARNAUD cet amour des âmes qui embrasa son cœur jusqu'au terme d'une longue vie.

Mais en 1836, l'abbé FRANÇON était nommé curé de Gigondas (autre paroisse du diocèse d'Avignon) ; ce fut en pleurant que l'élève se sépara du maître ; le jeune Charles entra l'année suivante (1837) au Séminaire de Sainte-Garde, où il resta quatre ans et se distingua par sa piété, son application, ses succès et sa bonne conduite. Il était préfet de la Congrégation de Saint-Louis de Gonzague et venait de terminer sa cinquième, lorsque, pendant les vacances de 1842, l'abbé FRANÇON, devenu Oblat de Marie Immaculée, l'alla chercher à Visan et l'amena à Notre-Dame de Lumière. Écoutons le P. ARNAUD raconter lui-même, plus tard dans une lettre, comment il devint prêtre et Oblat : « C'est dans la modeste chambre de l'abbé FRANÇON (vicaire à Visan) que j'ai commencé à apprendre les réponses de la messe et à décliner : « rosa, la rose », avant de savoir le français. Je fis ensuite mes premières classes au Séminaire de Sainte-Garde jusqu'en quatrième ; mais alors, pendant mes vacances, mon premier maître vint me prendre à Visan, et me conduire au juniorat de Notre-Dame de Lumière. Je suis Oblat ! c'est au saint et cher P. FRANÇON que je le dois ! »

De cette vocation d'Oblat, Charles ARNAUD fut toujours heureux : il ne regretta jamais le jour de son entrée dans notre chère Congrégation.

A Notre-Dame de Lumière, Charles fut un excellent junioriste. C'est là, qu'en terminant ses classes, il puisa cette charité et cet ardent amour de la Congrégation qu'il gardera toute sa vie. Ses maîtres durent être immédiatement contents de lui et satisfaits de ses bonnes dispo-

sitions, car le 15 octobre 1843, il est admis à revêtir la soutane que tout jeune homme avide de sainteté est si heureux et si fier de porter.

Puis, il s'en vint faire son noviciat à Notre-Dame de l'Osier.

Quel novice fut-il ?

Si l'on juge par sa vie de missionnaire cette année de préparation à la vie religieuse, on peut dire qu'il y fut fervent, s'appliquant à sa sanctification, et élargissant toujours les élans de son cœur qu'il garda bien entier au divin Maître.

Il désirait avec ardeur les missions sauvages auxquelles il se voua au jour béni de son Oblation perpétuelle, le 1<sup>er</sup> novembre 1846. Quelque temps après, le 10 décembre, il demandait au vénéré Fondateur d'être envoyé au Canada, afin d'y souffrir et de s'y sacrifier pour le salut des âmes les plus pauvres, les plus abandonnées.

Le zèle des âmes le dévorait !

Son généreux désir sera exaucé l'année suivante ; en attendant, il commence ses études de théologie à Marseille ; il reçoit la tonsure le 10 septembre 1847, et à la fin de cette année, Mgr DE MAZENOD le laisse partir pour le Canada tant désiré !

A Montréal, il achève à la hâte ses études, reçoit les Ordres mineurs le 22 octobre 1848, et le sous-diaconat le 19 novembre. Il est ensuite envoyé à Bytown, aujourd'hui Ottawa, où il reçoit des mains de Mgr GUIGUES, *O. M. I.*, le diaconat et la prêtrise. Il est prêtre le 1<sup>er</sup> avril 1849. Le voilà donc vraiment missionnaire, sauveur d'âmes ! Son idéal se réalise ! Aussitôt, Mgr GUIGUES, son évêque et son Supérieur tout ensemble, l'envoie avec le P. LAVERLOCHÈRE, évangéliser les sauvages jusqu'aux postes les plus reculés de la Baie d'Hudson.

Au début de mai, après s'être mis sous la protection de Marie Immaculée, patronne de la ville de Bytown, et munis de la bénédiction paternelle de celui que l'obéissance avait placé à la tête de cet immense diocèse, ils partirent avec le P. CLÉMENT, chargé des missions indiennes du Canada jusqu'au lac Abbitibi.

Ce voyage s'effectua, partie à pied, à travers des fourrés impénétrables ou des marécages fiévreux où pullulaient les moustiques, partie en canot, par de dangereux rapides où la Bonne Mère du Ciel protégea plusieurs fois ses Oblats miraculeusement. Il dura deux ans, deux ans de privations, de fatigues et de sacrifices de tout genre. C'est ainsi que le P. ARNAUD fit son rude noviciat de missionnaire, sous l'admirable et sage direction du P. LAVERLOCHÈRE. Ces deux apôtres au cœur ardent et plein de zèle, étaient faits pour se comprendre ; aussi s'excitaient-ils mutuellement à faire toujours davantage pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Le P. LAVERLOCHÈRE, dans une de ses relations adressées au vénéré Fondateur, parle de son angélique compagnon qui fut malade pendant une partie du voyage. Cette maladie du jeune Père ARNAUD s'explique aisément, car n'étant pas habitué à cette vie de fatigues continuelles, il était humainement impossible que son corps ne s'en ressentît pas, surtout en traversant ces lieux humides, malsains.

Comment l'apôtre se comporta-t-il dans l'épreuve ? — Il était un « angélique compagnon » ; il savait tout supporter, tout souffrir par amour pour ce Dieu Rédempteur qu'il voulait faire connaître à ses chers sauvages. Il fut admirable de courage et de patience, montrant ce que peuvent la charité et la soif des âmes.

Sa première résidence, d'où il fut presque toujours absent, parce que en tournée de mission, fut Tadoussac, ancienne résidence des R. P. Jésuites, pays aux sites merveilleux, qui faisait l'admiration du missionnaire. C'est de là que partait le pasteur pour visiter ses ouailles : les Montagnais, restes de la nation algonquine, grands chasseurs, communistes absolus, mais religieux par-dessus tout, et, une fois évangélisés, aimant beaucoup le bon Dieu.

Le P. ARNAUD résida, en deuxième lieu, aux Escoumains, pays plus sauvage encore, puis à Bèthsiamits où il eut comme compagnon de travail, le P. BABEL ; cette dernière mission, sur la côte nord du golfe de Saint-Lau-

rent, à 210 milles de Québec, vit, pendant près de 50 ans les cours moments de repos du bon Père.

Mais laissons le missionnaire faire lui-même, dans une lettre au vénéré Fondateur, le récit de sa vie quotidienne : « Le P. BABEL et moi travaillons parmi les Canadiens et les Montagnais. Notre Mission commence à Tadoussac, à l'entrée du Saguenay, et s'étend sur une distance d'à peu près 250 lieues. Aussi ne pouvons-nous voir que bien à la hâte des centaines de familles qui ne reçoivent la visite du prêtre qu'une fois par an. Dans ce court laps de temps, on baptise, on confesse, on prêche, on admet aux sacrements ceux qui en sont jugés dignes. Puis, on repart pour aller commencer la même chose quelques lieues plus loin. On est reçu partout comme le Messie. »

Il poursuit en exprimant son bonheur :

« Nous sommes vraiment heureux d'avoir été choisis pour une telle mission, car sur cette côte sauvage nous remplissons notre devise : « *Evangelizare pauperibus misit me !* »

Qu'il nous soit permis de faire remarquer au passage, à propos de cette lettre, l'amour que le P. ARNAUD avait pour le vénéré Fondateur. Mgr DE MAZENOD aimait ses enfants, et ses enfants lui ouvraient tout leur cœur.

Règne admirable de la charité !

L'on ne peut mieux caractériser la vie de ce grand apôtre, qu'en lui appliquant ce qui a été dit du missionnaire montagnais : « Sa vie est un long et lent martyre, un exercice presque continu de patience et de mortification, une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et les chemins, avec les sauvages. La misère est l'apanage de ces saintes missions.

« Mais si les privations sont grandes, les consolations le sont encore davantage, car c'est un peuple rempli de foi, observant avec exactitude tous ses devoirs religieux. »

Ainsi l'on comprend un peu le bonheur surnaturel du P. ARNAUD d'être religieux Oblat : « Je suis toujours au milieu de nos bons sauvages montagnais, et je remercie sans cesse le Seigneur de la mission qu'il m'a donnée. »

Et tout naturellement, son bonheur intime s'exprime au dehors par une note de franche gaieté :

« Au spirituel, je vis avec les sauvages de la même vie que celle de la communauté, sauf quelques exercices qui ne se pratiquent que là où est le Supérieur. »

Une autre source de joie, c'est qu'il était parfait religieux, observant de son mieux la sainte Règle, en voyage comme au repos, si on peut appeler repos le temps bien court et surchargé de diverses occupations que l'ardent apôtre passait dans sa résidence.

Comme lui-même le dit, il est heureux, au milieu de ses sauvages, de ce bonheur que le monde ne connaît pas ; joie de l'apôtre qui a bien travaillé pour son Maître, joie qui repose sur les sacrifices, car souvent une phrase enjouée cache combien lui a coûté telle ou telle souffrance. Tout cela se lit dans ses lettres, surtout quand il écrit de Bethsiamits où il est directeur de résidence, tour à tour bûcheron, charpentier, maçon, laboureur, mais surtout pêcheur d'âmes.

L'on comprendra mieux sa joie dans les sacrifices, quand on saura sa généreuse charité et son admirable confiance en Dieu. Fils aimant de Mgr DE MAZENOD, le P. ARNAUD connaissait le testament de son bien-aimé Père mourant : « La charité et le zèle pour le salut des âmes. »

Charité ! zèle ! ces deux mots expliquent toute sa vie. Voilà le feu qui l'animait, le dévorait !

Ayant un grand esprit de foi, il aimait le bon Dieu, d'un amour qui ne craint pas le sacrifice, qui sait s'immoler, souffrir ; et par le fait même, il aimait les âmes qui lui étaient confiées, et il se dévouait pour elles ; on le comprenait.

« Le P. ARNAUD est l'idole des Montagnais qu'il a conquis par son dévouement et son zèle ardent, et il sait exciter leur zèle en faveur de leurs oratoires », disait l'un de ses frères dans l'apostolat.

A Bethsiamits, il construit un hôpital pour les pauvres sauvages malades ou vieillards.

Plusieurs fois, des épidémies contagieuses se propa-

gèrent parmi ses ouailles, toujours il fut sur la brèche. De même que le vénéré Fondateur avait contracté le typhus en soignant des prisonniers autrichiens, et avait été sauvé miraculeusement, ainsi le P. ARNAUD, en soignant ses sauvages. C'était en décembre 1863. Nuit et jour, il est debout, portant aux malades les soins spirituels et corporels. La fièvre le guettait, elle ne l'épargna pas. Atteint soudainement et très gravement, il est près de mourir, on le considère comme perdu. Il invoque alors les saints noms de Jésus et de Marie, et, en la nuit de Noël, il se trouve mieux, entre en convalescence et guérit.

Cette même charité lui fait aimer toutes les âmes, sans souci de nationalité ; il est vraiment catholique : « Pourquoi parler de patrie lorsque le missionnaire est de tous les pays et de tous les climats ? »

A sa charité s'unissait naturellement la soif des âmes qui domina toute sa vie.

En 1862, le P. FRAIN rend ainsi témoignage de ce bon missionnaire : « Le R. P. ARNAUD est d'un zèle infatigable pour ces missions sauvages. Sa santé, malgré les fatigues et les privations de toute espèce qu'il doit endurer dans ses longs et pénibles voyages, s'est bien soutenue jusqu'à présent ; mais depuis octobre dernier, il a ressenti plusieurs indispositions qui lui imposent des ménagements. Dieu fasse qu'il ait un compagnon capable de le seconder et de se former sous lui à cet art des missions sauvages ! »

Notre missionnaire, malgré fatigues et souffrances, ne se ménageait pas ; il allait toujours, à pied ou en canot, à la recherche des âmes : *Peregrinabatur pro Christo*.

Il avait mis toute sa confiance en Dieu et le bon Dieu ne l'abandonna jamais.

Il visitait un jour, en bon pasteur, les âmes confiées à son zèle, c'est-à-dire, des familles disséminées sur une longueur de 200 lieues. La route était plus longue qu'il ne le croyait ; depuis deux jours, ses provisions étaient épuisées, et impossible d'en trouver ; l'apôtre marchait toujours. Il arrive devant une montagne escarpée qu'il faut franchir à tout prix ; les chemins sont affreux. Il défaille, et comme jadis, le prophète Elie, fatigué de la

route, épuisé par le jeûne forcé, il n'en peut plus, il va mourir.

Dernier espoir : la divine Providence. Il prie, il implore avec confiance. Et voilà qu'un cormoran venant à passer dans l'air laisse tomber près du pauvre missionnaire un fort beau poisson qu'apparemment il portait quelque part pour le dévorer tout à son aise. Le missionnaire était sauvé !

Dans l'ardeur de son zèle, dès 1859, il songe à évangéliser la tribu des Naskapis, mais sans y réussir. Mal servi par les circonstances, il dut abandonner son entreprise, non sans avoir beaucoup souffert et couru de grands dangers. Sa volonté eut cependant raison de tous les obstacles : en 1871, il parvenait à son but.

Il ne s'arrêta point là, il voulut porter la lumière chez les Esquimaux à l'extrémité nord du Labrador, mais le succès ne couronna point ses courageux efforts.

Comme Mgr GRANDIN et tant d'autres apôtres du grand Nord, il endure des bestioles incommodes qui abondent dans les pauvres loges montagnaises ; ces poux, supportés avec une calme résignation, ne sont pas les moins belles perles de la couronne du missionnaire, car c'est pour le salut des âmes qu'il les endure.

En véritable Oblat, le P. ARNAUD avait une grande dévotion envers la très sainte Vierge. Il écrivait un jour :

« Nous avons placé dans un petit bocage d'épinettes rouges et de bouleaux, une magnifique statue de la sainte Vierge. Par sa position, elle domine la mer. C'est le premier objet que l'on aperçoit en venant à Notre-Dame de Bethsiamits, n'importe de quel côté. C'est là que nous nous rendons en procession le jour de la grande fête montagnaise, le 15 août. Chaque jour, on trouve quelque indien agenouillé aux pieds de la Madone ; nos Montagnais y conduisent souvent leurs petits enfants pour les faire prier. » Là aussi, le P. ARNAUD venait souvent s'agenouiller pour confier à la bonne Mère ses travaux et ses peines.

Ainsi, grâce à la statue de Marie, Bethsiamits devint

Notre-Dame de Bethsiamits : mission consacrée à la sainte Vierge. Le zélé missionnaire oubliait de dire qu'il était l'auteur de si heureux changements ; son humilité était trop grande pour qu'il se mît en vue ; dans toutes ses lettres, il parle très peu de ses succès ; il les attribue aux confrères qui l'ont précédé ou qui travaillent avec lui, dans le même champ du père de famille.

Dans l'intention de faire germer quelques vocations, il vint faire un voyage au pays natal en octobre 1890, où frères, parents et amis l'accueillirent à bras ouverts, comme on accueille un héros qui revient après une longue absence. Il assistait, au début de décembre de la même année, aux fêtes du cinquantième anniversaire de la fondation du juniorat de Notre-Dame de Lumière. C'était un contemporain des humbles commencements, qui revenait après quarante ans passés chez les sauvages, saluer le juniorat qui avait abrité les plus belles années de sa jeunesse. C'est là qu'il chanta la messe de *Requiem* pour les junioristes défunts, de sa voix encore fraîche et vibrante (montrant ainsi la justesse du nom que lui avaient donné les sauvages : « Kanaskamuest », c'est-à-dire voix enfantine et sonore).

Il ne fit pas un long séjour au pays natal ; ses sauvages désolés lui avaient écrit pour hâter son retour, et lui-même souffrait de nostalgie ; son vrai pays, c'était le Labrador où les nombreuses peuplades qu'il avait converties et civilisées montraient pour lui le respect, l'amour et la docilité des enfants pour leur père.

Après avoir passé un mois et demi en France, le P. ARNAUD retourna au milieu de ses sauvages en disant à ses anciens condisciples et amis :

« Adieu et au revoir ! non plus sur la terre, mais au ciel ! » Il repartit pour le Canada le 12 décembre 1890, accompagné d'un postulant convers : Henri Granier, du diocèse d'Avignon.

A Notre-Dame de Bethsiamits, il reprit avec une nouvelle ardeur sa vie de missionnaire qu'il avait interrompue pendant un temps si court ; mais en 1892, en raison de son âge et de ses infirmités, il ne pouvait presque plus

voyager. Il savait cependant s'occuper à la mission et dans les environs ; il se préparait à bien mourir.

Quelque temps après, il est envoyé à la résidence du lac Saint-Jean où il admire la beauté du pays qui élevait son âme plus haut, vers le Créateur.

Toujours optimiste, il voit bien mieux dans ses ouailles leurs qualités que leurs défauts :

« Nos Montagnais du lac Saint-Jean se montrent très zélés à assister aux offices ; ils sont dociles comme des enfants et font la joie et la consolation du missionnaire. »

C'est là que le P. ARNAUD termina sa longue vieillesse dans le silence et la prière, généreux et ardent jusqu'au bout.

Il mourut le 3 juin 1914, à la mission sauvage du lac Saint-Jean de Québec, âgé de 88 ans.

Le Canada venait de perdre un grand apôtre, qui, pendant 65 ans, avec un dévouement auquel la mort seule a pu mettre un terme, s'était consacré au salut des âmes les plus abandonnées.

Il réalisait cette parole du T. R. P. FABRE :

« Bienheureux celui dont on peut dire à l'heure de la mort, que l'unique inspiration de sa vie a été l'amour de Dieu et de l'Eglise, des âmes les plus pauvres, de sa Règle et de ses Frères. »

*R. I. P.*

